

VI

Premières collectes de chants. — L'« Affaire Guinclan ». — « Découverte » d'un manuscrit du VI^e siècle. — Où ? — Personne ne l'a jamais su. — Mérimée accusé de l'avoir enlevé. — La presse et l'incident. — L'auteur de La Guzla se rebiffe. — Le mythe de Guinclan dans l'histoire. — De Guynglaff à Gwenc'hlan.

Si, comme il l'écrivait à l'abbé de la Rue, Hersart avait déjà groupé, avant la fin de 1834, des « documents » qu'il s'agissait pour lui d'étudier de près pour en exprimer le sens et les mettre en valeur, ces documents ne pouvaient, de toute façon, être tellement nombreux.

Les vacances scolaires, qui le ramenaient périodiquement à Quimperlé et au Plessix, devaient lui permettre d'étendre sa collection — ou celle de sa mère, pour laquelle il réclamera plus tard la priorité. On peut d'ailleurs présumer que, son projet une fois bien arrêté, il avait dû, afin de ne pas perdre de temps, prier Madame de La Villemarqué de le suppléer pendant ses absences en recueillant de nouveaux morceaux dans son entourage, ou en en faisant recueillir par l'un des vicaires de Nizon, l'abbé Guéguen, chapelain du manoir.

Dès son retour au foyer familial, il examinait le résultat des collectes, se mettait lui-même en campagne et emportait à Paris les nouveaux épis engerbés, avant de « séparer le grain de la paille » selon l'expression de son fils dans sa Biographie (p. 76).

C'est au cours d'une de ces périodes de vacances, celle de l'été 1835, qu'éclata ce qu'on pourrait appeler « l'Affaire Guinclan », incident qui se rattache indirectement à l'un des chants les plus connus du recueil et mérite qu'on ouvre à son sujet une longue parenthèse. Il démontre à quel point, dès l'âge de vingt ans, notre auteur s'y entendait en fait de publicité et de supercherie. Pour s'être clos sans scandale public, il n'en faillit pas moins être cause d'un duel entre Prosper Mérimée et le jeune étudiant.

**

Depuis quelque temps, des érudits bretons étaient en quête d'un manuscrit supposé contenir les chants et prédictions d'un certain barde-prophète du v^e siècle connu sous le nom de *Guinclan* ou *Guin-claff*. De ce manuscrit, il était question dans les Dictionnaires de

Dom Le Pelletier et de Grégoire de Rostrenen, avant qu'il fût considéré comme disparu à l'époque de la Révolution de l'abbaye bénédictine de Landévennec, où on le disait conservé.

En 1835, personne ne devait être plus impatient de le retrouver que Hersart lui-même et Miorcec de Kerdanet, ce dernier étant connu surtout comme auteur d'un gros volume de *Notices Chronologiques*, publié en 1818 sur les « Théologiens, Jurisconsultes, Philosophes, Artistes, Littérateurs, Poètes, Bardes, Troubadours (*sic*) et Historiens de la Bretagne ». Dans ces *Notices*, « Guinclan » figurait précisément en bonne place et se voyait prêter des traits et des propos ignorés auparavant.

Certains milieux savants de Paris semblaient également être en alerte au sujet du manuscrit. Le Ministre de l'Instruction publique avait même prié Mérimée, entré comme Inspecteur général dans l'administration des Beaux-Arts, chargé d'une mission dans l'Ouest de la France, de s'informer de son existence éventuelle auprès des bibliothécaires de Bretagne, et d'en négocier au besoin l'acquisition pour le compte de la Bibliothèque Royale.

Terminant de son côté une tournée estivale d'enquêtes et de visites qui le conduisit jusqu'en forêt de Paimpont, La Villemarqué poussait, vers la première quinzaine de septembre 1835, une pointe dans le bas-Léon et alla voir Miorcec de Kerdanet en sa résidence de Lesneven. Il fut certainement question du document entre le jeune chercheur et son aîné; et ce dernier devait bien se croire — ou se dire — sur sa trace, car, de retour au Plessix, son visiteur lui posait, au *post-scriptum* d'une lettre mise à la boîte le 20 septembre, cette question qui, autrement, ne s'expliquerait point :

« Possédez-vous maintenant Gwinclan ? Quel est, s'il vous plaît, l'âge de ce monument si curieux ? »

D'où il ressort clairement que, à la date du 20 septembre 1835, Hersart lui-même ne pouvait être en possession du document convoité. Or, comme on va le voir, *il était censé l'avoir déjà trouvé.*

En effet, comme Mérimée arrivait à Quimper le 15 ou le 16 du même mois, venant de Morlaix, d'Huelgoat, de Saint-Pol-de-Léon, de Brest, le comte Louis de Carné, une de ses relations mondaines à Paris (1), lui faisait part de la découverte par La Villemarqué du manuscrit de Guinclan, découverte qui, logiquement, devait remonter au plus tard à la veille. Si l'on en croit sa correspondance, l'inspecteur se réjouit de l'événement annoncé, puis poursuivit sa tournée en direction du sud-est.

Une vingtaine de jours plus tard, un correspondant du journal nantais *L'Hermine* écrivait « de Morlaix » à cet organe légitimiste, rendant publique ce qu'il appelait « une grande nouvelle » faite pour porter « la joie dans le cœur des antiquaires ». Et il ne s'agissait de rien moins, avec cette nouvelle, que de la mise au jour, *non point par Kerdanet*, mais par « M. Delaville-Marqué, de l'Ecole des Chartres (*sic*) »,

« ... dans une église des Montagnes Noires, au milieu de vieux comptes de fabrique, des poésies de notre ancien barde Quin-Clau qu'on recherchait inutilement depuis de longues années, et dont on n'avait que des fragments... »

L'information, publiée à Nantes le 16 octobre, fut reproduite les 28 et 29 par de grands journaux parisiens : *Le Courrier français* et le *Journal des Débats*.

Dans le cas où, succédant à une annonce prématurée faite le 15 septembre, la nouvelle eût été cette fois exacte, c'est, de toute façon, après le 20 septembre que Hersart se serait rendu dans les « Montagnes noires », et y aurait exhumé, dans quelque sacristie rurale, le document dont la presse faisait état.

Mais... avant même que l'information fût parvenue aux journaux de Paris, le correspondant de *L'Hermine*, qui, habitant (ou étant censé habiter) Morlaix, réservait la primeur de ses nouvelles à des lecteurs éloignés — alors qu'elles devaient intéresser de préférence les amateurs de Basse-Bretagne — reprenait la plume pour faire part à ceux du quotidien nantais d'un incident qui peut se résumer ainsi :

A peine sa découverte faite, La Villemarqué serait allé demander à l'évêque de Quimper la permission de prendre copie du document, ou de le mettre en lieu sûr. Muni d'une autorisation du prélat, lorsqu'il revint sur les lieux, ce fut pour s'entendre dire que cette précieuse relique venait d'être enlevée par un envoyé de M. Guizot, « M. Mérimée lui-même », qui,

« sans autre formalité que l'assentiment du maire, avait empoché le manuscrit de notre célèbre barde, écrit en bas-breton. (*L'Hermine*, 30 octobre 1835.)

On notera en passant, dès maintenant, que le nom de la commune où le document aurait été découvert par La Villemarqué, puis « empoché » par Mérimée, n'apparaissait point sous la plume de l'informateur. Or, si malgré cette curieuse discrétion, la « découverte », entre le 20 septembre et le 10 ou le 12 octobre suivant, restait plausible, l'« enlèvement » lui-même ne pouvait être mis sur le compte de l'Inspecteur général, qui, depuis le 18 septembre, avait quitté le département du Finistère, et qui, quinze jours plus tard, se trouvait hors de Bretagne, à cinquante lieues au moins des Montagnes Noires (2).

Ainsi qu'on va le voir, ces différentes dates ont leur importance. Le comte de Carné, au courant de la découverte dès le 15 ou le 16 septembre, ne saurait être considéré comme un mythomane. La nouvelle qu'il donna à son ami de passage n'était certainement pas de son invention. D'où lui venait-elle ? — Probablement de La Villemarqué lui-même, qui avait dû passer par Quimper en rentrant de Lesneven à Quimperlé, et anticiper au cours d'une conversation sur un événement jugé imminent...

Mais pourquoi, quelques semaines plus tard, cette histoire de disparition, ou plutôt d'« enlèvement » ?

Celle-ci mettait en cause — sans l'ombre d'un prétexte — un honorable haut fonctionnaire qui allait se voir accusé par la presse légitimiste, ennemie par principe de tous les serviteurs du régime sous Louis-Philippe, d'avoir détroussé la Bretagne en la privant d'une pièce historique de première importance, et, de plus, d'avoir spolié un jeune savant à qui revenait le mérite de son invention et le droit d'en tirer parti.

Une publication parisienne, entre autres, devait se distinguer par la virulence de son attaque contre Mérimée et sa prise de position en faveur de La Villemarqué, sans doute bien introduit auprès de sa direction. Il s'agit de la revue *La Mode*, qui, dans sa livraison de novembre, reprochait sur un ton sarcastique à l'Inspecteur des Monuments historiques,

« ...arrivé en chaise de poste officielle dans le village dépositaire du trésor, avec sa science *in-partibus*... »

une frustration au préjudice du seul homme capable, selon elle, de tirer parti du manuscrit, et ceci, tout simplement,

« pour se pavaner ensuite au bras de sa conquête dans le salon de M. Guizot, son patron. »

L'article se terminait ainsi :

« Par malheur, M. Mérimée ne sait pas le bas-breton, non plus qu'aucun des *littérateurs* gagés par M. le Ministre; comme ces Messieurs se garderont bien d'avouer leur ignorance et de recourir aux lumières du savant dévalisé, un monument littéraire de la plus haute importance restera très probablement perdu pour le public, qui en jouirait peut-être déjà s'il n'existait pas des *conservateurs* et des *inspecteurs* de la façon de M. Guizot. Nous payons pourtant ces messieurs assez cher pour qu'ils se contentent d'être inutiles. » (3)

De retour à Paris vers le début de novembre, l'auteur de *La Guzla* et du *Théâtre de Clara Gazul*, qui débuta en littérature par ces supercheries de marque, mis au courant des articles parus dans la presse bretonne et dans *La Mode*, commença sans doute par croire à une mystification d'un autre genre. Mais il lui fallut s'expliquer devant son ministre, et il ne put faire autrement que de tenter une mise au point de l'affaire. Tout en déclarant le 14 novembre à l'*Auxiliaire breton*, de Rennes (lequel avait reproduit en leur temps, avec quelques réserves, les annonces et les réflexions de *L'Hermine*), qu'il s'était bien enquis de l'existence du manuscrit dans les bibliothèques visitées par lui en Bretagne, il certifica *ne l'avoir jamais vu et ne même pas savoir en quel lieu était cachée cette pièce*. Si, ajoutait-il, l'occasion s'était présentée d'en faire l'acquisition pour le compte du gouvernement, il n'aurait d'ailleurs eu aucune raison

d'en faire mystère, son seul désir étant de la voir entre les mains d'une personne capable d'en tirer parti.

La Correspondance de Mérimée nous le montre très irrité à la fois contre les Bretons, contre leurs journaux qui avaient monté à cette occasion ce qu'on appellerait de nos jours une « histoire de fous », et contre La Villemarqué, qui, tout en s'y trouvant mêlé, s'était bien gardé d'y intervenir directement.

Dans une lettre à Hippolyte Royer-Collard, au début de janvier 1836, il ne parlait pas moins que d'agir, à l'égard du prétendu découvreur, « par le bois, le fer ou le feu ». Quelques jours plus tard, ayant fini par se procurer l'adresse parisienne du jeune Hersart, il eut avec lui une entrevue que l'on peut supposer dépourvue d'aménité, et dont quelques échos nous sont parvenus. Ayant copieusement — et injustement maltraité les Bretons, les Bretonnes et leur langue en mettant son ami Esprit Requien, d'Avignon, au courant de ses tracasseries, il précisait le 12 janvier :

« Un petit élève de l'Ecole des Chartes a prétendu avoir trouvé le manuscrit, mais quand il a fallu le montrer il n'a pu le produire et il avait disparu. Je n'ai d'ailleurs pu lui faire dire de quelle grandeur, de quel caractère il était, et je suis convaincu qu'il ne l'avait pas plus vu que moi. » (*Correspondance*, t. II, p. 7.)

Il est de fait que le comportement de La Villemarqué dans cette conjoncture fut assez étrange. Ayant laissé les journaux publier une nouvelle qu'il savait fautive (s'il n'en était lui-même l'inventeur), il ne la démentit point. S'il n'a pas signé les accusations portées contre Mérimée, il n'en laissa pas moins l'Inspecteur général en butte aux attaques de la presse d'opposition, alors qu'il les savait mieux que personne injustifiées, et pouvait, d'un seul mot, dissiper tout malentendu.

Tout le bruit fait autour de la « découverte » n'en avait pas moins eu pour premier résultat de mettre en vedette, dans la presse parisienne (*Courrier français*, *Débats*, *La Mode*) comme dans la presse régionale (*L'Hermine*, *L'Auxiliaire breton*, *L'Armoricain*, etc), son auteur bientôt « spolié », qui, rappelons-le, n'était encore âgé que de vingt ans et quelques mois.

Or, le document à la base de l'incident n'était lui-même qu'un mythe dont il faut tout de même fixer l'origine, si, du moins, on tient à en établir le vrai caractère sans laisser subsister le moindre doute à ce sujet.

Son point de départ consiste en des citations bien inoffensives faites par le bénédictin dom Louis Le Pelletier dans un *Dictionnaire de la Langue bretonne*. Cet honnête savant, dont l'ouvrage ne fut publié qu'après sa mort, survenue en 1734, avait eu entre les mains, au début du XVIII^e siècle, alors que sa vocation monastique l'avait fixé pour de longues années à l'abbaye de Landévennec, un manuscrit de « prophéties » ou de « prédictions » attribuées à un certain *Guinglaf* « écrivain du XV^e siècle ». Voué à l'étude d'une langue qui

lui était complètement étrangère (il était né au Mans), le bénédictin cita à plusieurs reprises dans son ouvrage des mots relevés par lui dans ce document. De son côté, dom Taillandier, chargé en 1752 de l'édition posthume du Dictionnaire, aux frais des États de Bretagne, avait spécifié, p. VIII de sa Préface, que

« ... le plus ancien (monument en langue bretonne) qu'ait trouvé dom Le Pelletier est un manuscrit de l'année 1450, qui est un recueil de prédictions d'un prétendu prophète nommé Gwinglaff. »

On a bien lu : « de l'année 1450 »... Mais avant qu'eût paru le travail de dom Le Pelletier, un autre religieux, le P. Grégoire de Rostrenen, capucin, avait utilisé, dans son *Dictionnaire Celto-Breton* (1732) quelques autres mots du même manuscrit que lui avait soumis son confrère à l'occasion d'une visite à l'abbaye de Landévennec, et consacrait dans son propre ouvrage à *Guinglaff* (dont il modernisa le nom en *Guinclan*) un article dans lequel on trouve ces indications :

« ... prophète breton, ou plutôt astrologue qui vécut dans le troisième siècle (...).

« Guinclan (dont j'ai vu les prédictions bretonnes (...) entre les mains du R.P. Dom Louis Le Pelletier), étoit natif de la comté de Goëlo en Bretagne Armorique et prédit environ l'an de grâce 240 (comme il le dit lui-même) ce qui est arrivé depuis dans les deux Bretagnes. »

Ici on a bien lu : *l'an de grâce 240*, date attribuée au personnage lui-même, et répétée dans le passage suivant de la Préface (p. X) :

« Ce que j'ai trouvé de plus ancien sur la langue celtique, ou bretonne, ça été le livre manuscrit (...) des prédictions de Guinclan, astronome très fameux encore aujourd'hui parmi les Bretons qui l'appellent communément le Prophète Guinclan. Il marque au commencement de ses prédictions qu'il écrivait l'an de salut deux cens quarante, demeurant entre *Roc'h-hellas* et le *Porz-guen* (...). »

Sous la plume du père capucin, nous constatons, en plus d'une discordance qui n'est pas mince (« an 240 » au lieu de 1450) une notable amplification de la personnalité de Guinglaff-Guinclan; et nous verrons que ni l'une ni l'autre n'étaient justifiées par rien d'historique, n'ayant d'autre origine qu'une simple fantaisie difficilement explicable de la part d'un religieux, et dont j'ai relevé au moins un autre indice dans le corps de son dictionnaire (4).

Cet ouvrage fut certainement dépouillé par dom Le Pelletier, dont le propre dictionnaire devait rester à l'état manuscrit jusqu'après sa mort. Les libertés prises par son confrère en religion, en ce qui concernait *Guinclan* et la date de ses « prophéties », ne purent que choquer le bénédictin, travailleur méthodique, formé à Saint-Germain-des-Prés aux disciplines de dom Mabillon. Elles durent faire l'objet d'une remarque de sa part, et c'est sans doute

pour y donner un semblant de suite que Grégoire crut devoir introduire dans la Préface de sa *Grammaire Cello-Bretonne*, parue six ans plus tard (1738), les lignes suivantes :

« ... il s'est glissé quelques fautes dans mon Dictionnaire (...) partiellement une très grosse (...). C'est au mot *Guinclan* dont j'ai marqué les prédictions à l'an 240 au lieu qu'il faut mettre 450. »

Si la « grossièreté » de la faute n'avait consisté qu'en un écart de 210 ans ! Mais la soi-disant rectification en laissait un de *dix siècles* entre « l'an 450 » et « l'année 1450 », formellement désignée comme étant celle portée au manuscrit, par Le Pelletier et son continuateur dom Taillandier. Si le capucin put en prendre à son aise avec sa mise au point, c'est que Le Pelletier, mort en 1734 — et seul à connaître à fond les caractéristiques du document — ne pouvait revenir à la charge pour régler l'incident de façon définitive.

C'est donc l'« an 450 » qui devait être retenu désormais par tous ceux appelés à parler de *Guinclan* et de son œuvre : Cambry, en son *Voyage dans le Finistère* (an VII) ; l'abbé de la Rue, en ses *Recherches sur les Bardes* (1815) ; mais surtout Miorcec de Kerdanet, en ses *Notices Chronologiques* (1818), qui, ne s'en tenant pas aux broderies de Grégoire, en rajoutait sans façon, pp. 8-9 de cet ouvrage :

« Il (Guinclan) prédit, vers l'an 450, les révolutions des deux Breagnes et la gloire dont il devait jouir dans la postérité. « L'avenir, disait-il, entendra parler de GUINCLAN; un jour les descendants de Brutus élèveront leurs voix sur Ménez-Bré; ils s'écrieront en regardant cette montagne : ici habita GUINCLAN. Ils admireront les générations qui ne sont plus et les temps dont je sus sonder les profondeurs. « GUINCLAN avait annoncé la peste qui désola Guingamp et ses environs en 1486. »

Il est seulement dommage que les paroles prêtées par l'avocat lesnevien à son héros ne soient qu'un démarquage impudent du dernier alinéa qu'on peut lire dans le poème intitulé *La Guerre de Carros*, d'après la traduction faite par Le Tourneur des œuvres d'*Ossian, fils de Fingal* :

« L'avenir entendra parler d'Ossian. Un jour les descendants du lâche élèveront leurs voix sur Cona : ils s'écrieront en regardant ce rocher : « Ici habita jadis Ossian »; ils admireront et les générations qui ne sont plus et les héros que j'ai chantés. » (5)

Ce qui prouve que les filles de sa propre imagination ne lui semblaient pas toujours assez séduisantes, Kerdanet ne dédaignait pas, à l'occasion de les croiser avec les enfants de Macpherson...

Trois ans plus tard, le même devait prêter au personnage de nouveaux traits, dans une brochure consacrée à l'*Histoire de la Langue des Gaulois* (1821, pp. 33-34) :

« En 450 parurent (*sic*) les *Prophéties bretonnes de Guinclan*, barde et devin du pays de Tréguier.

« Son animosité contre les prêtres lui avait valu le nom ou le surnom de *Guinclauff* ou *Quiclauff*, qui veut dire chien enragé. On assure qu'il avait prédit qu'il viendrait un temps où les ministres de notre sainte religion seraient poursuivis comme des bêtes fauves. C'était presque l'annonce des malheurs de la Révolution. »

N'est-ce pas là, dans une certaine mesure, la préfiguration de « *Gwene'hlan* », dans le *Barzaz-Breiz* ?

Voilà, de toute façon, le personnage dont le premier en date qui en ait parlé disait si peu de chose, fixé avec son œuvre pour l'érudition bretonne de l'époque romantique. Sa réputation avait même franchi la mer, car un amateur gallois, le Révérend David Jones, parcourant la Bretagne pendant l'hiver de 1824, écrivait de Saint-Brieuc, le 24 décembre de cette année, au D^r Steinkopf, fondateur de la *Bible Society*, à Londres :

« Parmi les monuments et livres imprimés qui ont été détruits ou qu'on ne peut trouver à présent, sont les poèmes de *Guinclan* (...); ils existaient en 1735, possédés par Grégoire de Rostrenen, un vétérinaire missionnaire de la compagnie de Jésus (*sic*)... Probablement son zèle pour la religion le porta à détruire les poèmes de *Guinclan*, qui étaient considérés comme opposés au christianisme, et qui ridiculisaient en plusieurs satires ses prêtres, défendant au contraire le druidisme. » (6)

En 1836, Emile Souvestre ne craignait pas de reprendre à son compte, dans *Les Derniers Bretons* (t. I, p. 142), et sans en indiquer la provenance, les paroles attribuées par Kerdanet à *Guinclan-Quiclan*. C'est donc surtout l'auteur des *Notices Chronologiques* qui, ajoutant aux fantaisies de Grégoire de Rostrenen, doit être tenu pour responsable de tout ce qui, entre 1818 et 1836, se racontait au sujet d'un manuscrit breton du v^e siècle, œuvre d'un barde païen issu du néant, qui allait prendre ses traits définitifs sous la plume de La Villemarqué, lequel les transmettrait à des générations d'érudits et de poètes.

Qu'on ne croie pas ce barde gisant désormais aux yeux de tous, avec quelques dieux morts dans le « linceul de pourpre » tissé par le scepticisme contemporain. Non, plusieurs y tiennent, y croient toujours, et ne sont pas près de renier, par parole ou par écrit, le caractère historique du personnage et de son « œuvre » (7).

♦♦

On ignorerait encore ce qu'il en était réellement de *Guinclauff-Guinclan-Gwene'hlan* et du manuscrit dont tout le monde parlait en 1835, sans que personne l'eût vu depuis le premier tiers du XVIII^e siècle, si, par un heureux hasard, je n'avais moi-même découvert dans les greniers du manoir de Keromnés, en Locquéholé, à

l'occasion d'un partage de bibliothèque, le seul document qui permit d'être définitivement fixé sur l'un et sur l'autre.

Il ne s'agissait de rien moins, en la circonstance, que de la copie intégrale, de la main de dom Le Pelletier lui-même, des « Prophéties » qu'il avait eues sous les yeux au moment où il rédigeait son *Dictionnaire de la langue bretonne* à l'abbaye de Landévennec. Cette copie se trouvait annexée avec quelques autres textes en moyen-breton au manuscrit original du Dictionnaire, composé de deux volumes de format petit *in-folio*. Le texte en porte pour titre : *Dialog etre Arzur, Roe an Bretounet ha Gwynglaff*, et ce titre est suivi des mots : « L'an de Notre Seigneur Mil quatre cent et cinquante ».

D'après les commentaires du copiste, quelque mal avisé avait été « assez imprudent » pour effacer (lisez « raturer ») sur l'original le mot *mil* afin de « rendre cet écrit plus ancien de mil ans ». Mais, observant que le texte même de la pièce était farci de mots français, le moine ajoutait judicieusement que l'auteur de cette rature ne faisait pas réflexion

« ... qu'au cinquième siècle le François n'étoit pas en usage comme il auroit dû être si Guinglaff avoit prophétisé en ce tems, puisqu'il se sert de tant de mots qui sont en usage dans notre langue, et même du mot *canol* pour des canons (...). » (8)

Le texte du *Dialogue entre Arthur, Roi des Bretons, et Gwynglaff* a été reproduit, avec la traduction qu'en fit Le Pelletier et des notes critiques, par R. Largillière dans les *Annales de Bretagne* (t. XXXVIII, 1929). Il se divise ainsi :

I. — Vie de Gwynglaff, être à demi sauvage, n'ayant d'autre abri que les arbres des forêts dans lesquelles il errait, couvert d'une cape rousse. Par la grâce de Dieu, il connaissait l'avenir.

II. — Un dimanche, le roi Arthur se saisit de lui et le supplie de dire quelles sortes de prodiges arriveront en Bretagne avant la fin du monde, faute de quoi il sera mis à mal.

III. — Réponse de Gwynglaff au roi : « Tu sauras tout, excepté ta mort et la mienne » ... mots suivis de précisions incohérentes : été et hiver confondus ; cheveux gris sur la tête des jeunes gens ; mauvaise terre fournissant le meilleur blé ; hérétiques sans égard pour la foi divine, etc.

IV. — Suite de prédictions concernant les années de 1570 à 1575 et 1587 et 1588.

V. — Longue réponse à une dernière question du roi : guerres et destructions mises au compte des Anglais, et dans lesquelles *la France ne joue aucun rôle*. Sous peine d'être décapités, Bretons sans armes et gens armés seront tenus de s'opposer aux ennemis : ils mourront tous par files et par bandes sur le Méné Bré, devront assiéger Guingamp, rompre ses murailles et piller ses biens ; alors on forcera les filles, on tuera hommes et femmes. Par punition de Dieu, les Saxons prendront possession de la Bretagne.

D'après ce résumé, il apparaît d'abord que *Gwynglaff* n'est nullement l'auteur de la pièce, mais seulement son principal personnage ;

ensuite que *rien dans le texte* ne se rattache ni au cinquième siècle, ni au paganisme, ni au druidisme, ni à quoi que ce soit de semblable à ce que Grégoire de Rostrenen, Miorcec de Kerdanet, et après eux La Villemarqué, ont dit de *Guinclan* ou de *Guenc'hlan*.

Quant à l'importance des prophéties prêtées audit personnage, on en jugera en constatant qu'il n'a même pas su annoncer la défaite de son pays à *Saint-Aubin-du-Cormier*, ni les mariages de sa dernière souveraine avec deux rois de France.

R. Largillière a souligné avec raison le manque de valeur littéraire du poème et sa prosodie défaillante. Après lui, J. Tournear-Aumont est revenu dans les *Annales* sur certains points du *Dialog* (beau début de titre pour une œuvre bretonne du « V^e siècle »). Démontrant qu'il s'agit avec lui d'un « Chant royal » composé suivant les formules du XV^e siècle, et y décelant une œuvre à intentions politiques au service du roi de France Charles VII !

Le texte transcrit par dom Le Pelletier, copie exécutée en 1619 par un prêtre du nom de *Queu* ou *Quéau*, avait pour archétype un manuscrit du XV^e siècle. Son principal intérêt est d'ordre philologique et non historique. Au surplus, *absolument rien* n'indique qu'il fût la propriété de l'abbaye de Landévennec plutôt que celle d'un amateur qui l'aurait communiqué au bénédictin pour ses travaux savants. Par conséquent, rien n'autorise à croire qu'il fut détruit sous la Révolution, plutôt que perdu de quelque manière par l'un de ceux qui le détenaient après que Le Pelletier s'en fût dessaisi.

Voilà donc en quoi consistait le manuscrit du « V^e siècle » recherché par Kerdanet et La Villemarqué, manuscrit prétendument découvert par le second en septembre ou octobre 1835, et non moins prétendument « enlevé » par Prosper Mérimée, à peine mis au jour en un lieu jamais précisé ; voilà à quoi se réduisait le personnage mis en scène au XV^e siècle par un mauvais poète bretonnant, et que l'on retrouvera dans le *Barzaz-Breiz* sous un aspect quasi-mythologique, vouant la chair des chrétiens au bec des aiglons et de tous les oiseaux du ciel (9).

NOTES

(1) Cf. Comte Louis de Carné, de l'Académie française : *Souvenirs de ma Jeunesse au temps de la Restauration*, p. 135.

(2) Le rapport de Mérimée au ministre, rédigé au retour de sa mission, daté de mars 1836, a fait, avec quelques modifications, l'objet d'un volume intitulé *Notes d'un Voyage dans l'Ouest de la France*. On y trouve le détail de l'itinéraire suivi par l'inspecteur-général, mais sans les dates des arrivées dans les localités visitées. Ces dates ont pu néanmoins être établies pour la plupart, grâce à la correspondance du chargé de mission.

(3) Cité par Maurice Parturier, *Correspondance Générale de Prosper Mérimée*, t. II, pp. 6-8.

La revue *La Mode*, fondée en 1829, par Emile de Girardin, sous le patronage de la duchesse de Berry, était dirigée en 1835 par le vicomte Walsh, écrivain royaliste bien connu, descendant de Jacobites irlandais réfugiés à Nantes à la fin du XVIII^e siècle. Elle fut, d'après Hatin (*Bibliographie de la Presse périodique*), « l'organe passionné, agressif, spirituel de la pensée royaliste. Sa vie fut un combat sans trêve contre le pouvoir issu des journées de juillet ». (On notera que La Villemarqué était en relation avec le vicomte Walsh.)

(4) Cf. F. Gourvil : *Sur la Neuvième « Série » du Barzaz-Breiz*, in *Ogam*, juin 1954, pp. 134-135.

(5) Cf. *Ossian, fils de Fingal* (...), *Poésies galloises*, traduites sur l'Anglois de M. Macpherson par M. Le Tourneur, M. DCC. LXXVII, t. I, p. 147.

(6) Cf. L. Dujardin : *Le Gonidec, sa Vie et ses Œuvres*, pp. 258-260.

(7) En voici deux preuves toutes récentes :

« *Gwenc'hlan*, Armoricaïn de pure race (...) resta fidèle à sa religion celtique et combattit farouchement le christianisme. C'était un grand savant et un prophète » (in *Ar Soner*, Revue du Folklore vivant de Bretagne, mars 1957).

« ...ces vieux bardes d'Armorique (...) Hervé, *Gwenc'hlan*... » (in *Breiz*, organe de la Confédération « Kendalc'h », 15 mai 1957).

(8) J'ai donné des détails sur la trouvaille, sur dom Le Pelletier et son *Dictionnaire* imprimé, sur les deux manuscrits qu'il rédigea avant la publication posthume de cet ouvrage aux frais des Etats de Bretagne, en deux articles parus les 17 et 24 octobre 1924 dans *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*. Le Ms. dit « de Keromnès », acquis par mon ami J. Ollivier, offert à la Bibliothèque municipale de Rennes, peut être consulté dans cet établissement avec la copie dactylographiée de mes articles, annexée à cet inestimable document par les soins de M. Malo-Renault, ancien bibliothécaire en chef.

(9) L'essentiel, en ce qui concerne l'« Affaire Guinclin », a été exposé dans une série d'articles que j'ai donnés à la *Nouvelle Revue de Bretagne*, n^{os} de mars-avril, mai-juin et juillet-août 1949, sous le titre : *Folter sans le savoir. Mérimée et Gwenc'hlan en 1835*.

Voir par ailleurs sur *Guinglaff-Guinclin* et le Manuscrit des « Prophéties » les études exhaustives de R. Largillière, de J. Tourneur-Aumont et d'E. Ernault dans les *Annales de Bretagne*, 1929-1930.

Dans une communication faite au congrès de l'*Association Bretonne*, à Moncontour, en 1912, le grammairien François Vallée, fervent admirateur de La Villemarqué, a prétendu avoir recueilli sur « Guinklan » ce qu'il appelait les « débris très curieux d'une prophétie rimée, complétée par une tradition orale » sur la résurrection du barde, et sur « le moulin de l'Île Verte qui tournera avec du sang ».

Si une telle trouvaille a eu lieu effectivement, on se demande pourquoi son auteur a cru devoir garder pour lui seul les textes recueillis soit en vers, soit en prose, au lieu de les produire avec toutes les références désirables, afin de démontrer aux incrédules de l'époque que tout n'était pas « mythe » dans les assertions relatives au personnage sous les plumes de Grégoire, de Kerdanet et de La Villemarqué...